



### 1° lecture du livre de l'Exode (Ex 3, 1-8a.10.13-15)

Moïse était berger du troupeau de son beau-père Jéthro, prêtre de Madiane. Il mena le troupeau au-delà du désert et parvint à la montagne de Dieu, à l'Horeb. L'ange du Seigneur lui apparut dans la flamme d'un buisson en feu. Moïse regarda : le buisson brûlait sans se consumer. Moïse se dit alors : « Je vais faire un détour pour voir cette chose extraordinaire : pourquoi le buisson ne se consume-t-il pas ? » Le Seigneur vit qu'il avait fait un détour pour voir, et Dieu l'appela du milieu du buisson : « Moïse ! Moïse ! » Il dit : « Me voici ! » Dieu dit alors : « N'approche pas d'ici ! Retire les sandales de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte ! » Et il déclara : « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. » Moïse se voila le visage car il craignait de porter son regard sur Dieu. Le Seigneur dit : « J'ai vu, oui, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu ses cris sous les coups des surveillants. Oui, je connais ses souffrances. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et le faire monter de ce pays vers un beau et vaste pays, vers un pays, ruisselant de lait et de miel. Maintenant donc, va ! Je t'envoie chez Pharaon : tu feras sortir d'Égypte mon peuple, les fils d'Israël. » Moïse répondit à Dieu : « J'irai donc trouver les fils d'Israël, et je leur dirai : 'Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous.' Ils vont me demander quel est son nom ; que leur répondrai-je ? » Dieu dit à Moïse : « Je suis qui je suis. Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : Celui qui m'a envoyé vers vous, c'est : Je-suis'. » Dieu dit encore à Moïse : « Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : Celui qui m'a envoyé vers vous, c'est Le Seigneur, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob'. C'est là mon nom pour toujours, c'est par lui que vous ferez mémoire de moi, d'âge en d'âge. »

Le livre de l'Exode rend compte de l'affirmation centrale de l'Ancien Testament, de la confession de foi de l'Israélite : *Le Seigneur nous a faits sortir d'Égypte, de la maison d'esclavage*. Dans l'évolution de la foi biblique, Dieu est d'abord « le Dieu sauveur », plus tard il sera aussi professé comme « Créateur », notion découverte bien plus tard à Babylone. Ce livre s'appelle « les noms » dans la Tanakh juive, car il commence par ce mot. Moïse est la figure principale de l'ouvrage avec les événements du Sinaï.

A lire attentivement les 40 chapitres qui le composent, on se rend compte qu'ils n'ont pas été rédigés par un seul auteur. On observe des répétitions, des incohérences, voire des contradictions [qu'il n'est pas possible d'énumérer ici]. Tout cela permet de déceler des traditions différentes réunies par plusieurs auteurs et rédacteurs pour former la grande épopée de la « sortie d'Égypte », ainsi que de la révélation et du don de la Loi au Sinaï.

On peut distinguer ainsi plusieurs étapes dans la formation de l'Exode dont les origines sont certainement orales. Il semble bien que l'on ait vénéré YHWH en tant que Dieu de l'Exode, d'abord dans le Royaume du Nord, (Royaume d'Israël, avec pour capitale Samarie) et non pas dans celui du Sud, (Royaume de Juda, ayant Jérusalem comme Capitale).

C'est probablement au VIII<sup>e</sup> s. av. J.-C., que le roi de Samarie, Jéroboam II a voulu faire de la tradition orale de l'Exode un mythe de fondation nationale, en représentant Dieu sous la forme d'un taureau et en faisant ériger deux statues bovines dans les deux sanctuaires de Dan et de Bethel, marquant les frontières nord et sud de son royaume. Cela est attesté par le livre du prophète Osée.

Après la destruction de ce royaume (dit de Samarie, ou d'Israël) par les assyriens en - 722, l'épopée de la sortie d'Égypte parvient dans le royaume de Juda, à Jérusalem, sans doute par des prêtres venus y chercher refuge. C'est là que l'on va mettre par écrit cette histoire en lui donnant Moïse comme héros. Cela a dû se faire sous le règne de Josias (- 639 à 609), car cette 1<sup>o</sup> version dépeint Moïse comme un roi. (L'histoire de sa naissance et de son adoption par la fille de Pharaon - Ex 2,1-10 - s'inspire de l'histoire de Sargon qui circulait alors dans le Proche Orient.)

Cette première histoire écrite de la sortie d'Égypte comportait un message politique. Pour un bref moment, le Pharaon Néko avait pris le contrôle du Levant, obligeant les Judéens à des travaux forcés pour construire un canal dans le delta du Nil. L'affirmation que Dieu était plus puissant que Pharaon peut se lire, à l'époque de Josias, comme une invitation à résister à l'Égypte qui avait ses vues sur le Royaume de Juda. Cette version écrite s'arrêtait très probablement avec l'arrivée des tribus à l'Horeb, et à leur constitution en tant que peuple (Ex 18).

Après la destruction de Jérusalem, en - 587, et la déportation de l'élite à Babylone, une nouvelle version de la sortie d'Égypte vit le jour. L'histoire fut augmentée par des scribes qui cherchèrent à expliquer pourquoi cette catastrophe avait frappé le peuple.

Fut alors ajouté le récit de la conclusion de l'Alliance et du don de la Loi, pour justifier du drame en l'expliquant par l'incapacité du peuple à respecter la Loi transmise par Moïse. Ainsi ont-ils adopté le récit du veau d'or de 1 Rois § 12, en le transférant au désert, car cet événement religieux (vénérer YHWH par des images) avait été comme le péché qui avait déjà fait chuter le royaume du Nord deux siècles plus tôt : Cela explique pourquoi le Décalogue (les 10 commandements) s'ouvre par l'interdiction de se faire des images du Dieu d'Israël (Ex 20,2-6).

Un peu plus tard, probablement au début de l'époque perse, un groupe de prêtres conçoit une nouvelle version de l'Exode et de la révélation du Dieu d'Israël, en tant que Dieu de toute l'humanité, mais donnant un privilège à Israël en révélant son nom à Moïse. Pour ces prêtres, Dieu est souverain et gouverne le monde. Et lorsqu'ils revisitent le récit de la traversée de la mer, ils reprennent les mêmes thèmes qu'ils ont utilisés dans leur récit de la Création !

Le Livre de l'Exode est donc le résultat d'une longue histoire de transmission et de réinterprétations, écrit Thomas Römer.

**En bref ...** L'Horeb est le nom du Sinaï dans les traditions du Nord. Dans le texte, l'usage tantôt de « Dieu » (Elohim), tantôt de « Le Seigneur » atteste d'un mélange rédactionnel tardif.

\* L'« ange du Seigneur » est une expression issue du milieu sacerdotal, quand le « Dieu transcendant » supplanta le « Dieu familial et familier » des traditions archaïques.

\* La manifestation de la divinité dans un élément végétal, comme l'image du feu pour la représenter, sont très connues dans les peuples antiques (Orient, Proche Orient, Inde, Grèce archaïque).

\* La tradition la plus ancienne de la vocation de Moïse (Ex 6, 1-9), beaucoup moins élaborée, ne parlait pas de la révélation du Nom divin ni du buisson ardent.

### Évangile selon saint Luc (13,1-9)

Un jour, des gens rapportèrent à Jésus l'affaire des Galiléens que Pilate avait fait massacrer, mêlant leur sang à celui des sacrifices qu'ils offraient. Jésus leur répondit : « Pensez-vous que ces Galiléens étaient de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, pour avoir subi un tel sort ? Eh bien, je vous dis : pas du tout ! Mais si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même. Et ces dix-huit personnes tuées par la chute de la tour de Siloé, pensez-vous qu'elles étaient plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ? Eh bien, je vous dis : pas du tout ! Mais si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même. »

Jésus disait encore cette parabole : « Quelqu'un avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint chercher du fruit sur ce figuier, et n'en trouva pas. Il dit alors à son vigneron : 'Voilà trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier, et je n'en trouve pas. Coupe-le. À quoi bon le laisser épuiser le sol ?' Mais le vigneron lui répondit : 'Maître, laisse-le encore cette année, le temps que je bêche autour pour y mettre du fumier. Peut-être donnera-t-il du fruit à l'avenir. Sinon, tu le couperas.' »

Ce passage est propre à Lc qui nous laisse supposer qu'une question a été posée à Jésus, il nous donne la réponse de Jésus, une réponse en deux temps : en premier, il énonce chaque fois l'opinion commune sous forme de question (*Pensez-vous ... ?*), opinion fautive pour lui et qu'il dénonce en affirmant solennellement sa conviction (*Eh bien, je vous dit : pas du tout !*). L'analyse des détails du texte, quelques sémitismes, interdisent l'attribution de tout l'épisode à la plume de Lc, écrit François Bovon.

La parabole qui suit vient aussi d'une source propre à l'évangéliste. L'essentiel est constitué par le dialogue de deux personnages. Il traite de l'impatience du maître de la vigne et de l'intercession du vigneron. Comme toujours dans les cas bibliques d'intercession, l'appel est lancé par un inférieur qui protège plus menacé que lui. Inférieur par rapport à Dieu, mais responsable vis-à-vis du peuple. Le texte s'achève sans que l'on connaisse la décision du maître et sans qu'une leçon soit tirée de l'incident. Ce n'est pas une double maladresse, au contraire, c'est une manière de laisser le texte ouvert, invitant le lecteur à la réflexion puis à la décision.

Dans le récit l'indignation populaire pour le 1<sup>o</sup> cas énoncé, s'explique par le mélange de sang humain et de sang animal, et parce que le fait s'est produit dans l'enceinte sacrée du Temple. Ce mélange de sacrifices d'animaux, sans doute à l'occasion de la Pâque, et de meurtre a dû profondément choquer les esprits. D'après le contexte, le rédacteur ne connaissait ni la région ni les mœurs de l'époque, il confond Galiléens et Zélotes (résistants armés aux Romains) qui créaient des émeutes lors des fêtes pascales, ce qui explique que les gouverneurs devaient monter à Jérusalem pour maintenir l'ordre durant les fêtes. L'historien Flavius Josèphe signale divers actes de répression violente de la part de Pilate. Or la théologie rabbinique établissait en effet un rapport entre crimes et châtiments. Les interlocuteurs de Jésus devaient donc estimer que, par cette mort cruelle, Dieu les avait condamnés des péchés particulièrement graves. Jésus rejette cette logique mécaniste de la faute et de la répression. Aux yeux de Lc, Jésus ne regarde pas l'origine du malheur mais se soucie de l'avenir des vivants (*Convertissez-vous !*). On notera que si ceux qui interrogent Jésus parlent des autres, lui les renvoie à eux-mêmes. Jésus refuse aussi toute échelle de péchés et tout raisonnement sur des issues fatales méritées. Il s'oppose à une justice divine qui condamne. Il insiste sur la seule responsabilité de chacun et de chacune.

Quant à la tour de Siloé, elle devait faire partie des fortifications du premier mur d'enceinte de la ville. On sait qu'au cours de la guerre juive, en 70, des combats et un incendie ont provoqué des morts en ce lieu, mais aucun témoignage antique ne signale cette chute. Certains pensent que l'accident aurait pu avoir lieu lors des travaux au cours desquels Pilate avait aménagé un aqueduc pour amener de l'eau à Siloé. En tout cas l'attitude de Jésus face à ce fait est encore libératrice : elle brise l'enchaînement que l'on pensait inexorable entre le péché et ses conséquences ; elle transforme aussi notre image de Dieu !

Il se peut que l'auteur de la parabole qui termine notre texte, ait en tête une histoire d'arbre attestée dès le V<sup>o</sup> s. av. J-C dans le livre d'Ahikar, citée en syriaque, en araméen et en arabe : « *Mon fils, tu ressembles à cet arbre qui ne portait pas de fruit, bien qu'il baignât dans l'eau. Le propriétaire se vit obligé de l'abattre, mais l'arbre lui dit : Transplante-moi, et si je suis encore stérile, alors abats-moi. Mais le propriétaire lui répondit : Quand tu baignais dans l'eau, tu n'avais point de fruit, comment veux-tu en avoir ailleurs ?* »

Ce qui est inattendu, c'est que la parabole que donne Lc ne s'achève pas la déception du maître, mais par l'espérance du vigneron. Son espérance contre toute espérance. On notera que le vigneron ne fait pas que quémander, il y met aussi du sien !

Pas plus que les autres, les chrétiens n'échappent à l'histoire et à ses aléas. Le plus important est de s'impliquer dans l'histoire et de s'en remettre à Dieu pour l'avenir. La conversion est cette révolution du « moi » qui décide se tourner vers Dieu, non pour être extrait des aléas de la temporalité vers quelque asile spirituel, mais transforme notre perception du temps et réveille notre responsabilité. Lc vise chaque croyant individuellement, car la conversion est personnelle. La parabole du figuier invite à une grande espérance, car Dieu aide à la conversion.

## Homélie 3° dimanche de Carême

(le 19, 17h à Lézignan-Corbières ; le 20 à 9h à Conilhac-Corbières)

Quelle est votre image de Dieu ? Telle est la question que Jésus aborde dans l'Évangile, à partir de raisonnements que certains se posent quand arrive un drame, une épreuve, un deuil inattendu : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter ça ? »

C'est aussi ce soupçon qui plane parfois dans l'air, lorsque quelqu'un reçoit lui aussi un revers de la vie : « Avec tout ce qu'il a fait, après tout, c'est bien mérité ! » Le danger dans tous ces cas, souligne l'Évangile, c'est de penser que Dieu serait la cause de nos malheurs : Combien de révoltes, d'abandon de la croyance en Dieu après une gifle de la vie ? On tire un boulet rouge sur Dieu, on lui en veut parce qu'on le rend responsable !

C'est là une erreur humaine, dont certains catéchismes ne sont pas innocents, mais aussi, ces restes du religieux archaïque (primitif) qui sommeillent en nous. La mort n'est pas un châtement divin : elle fait partie de la vie terrestre. Même chose pour les cataclysmes ou les accidents. Cependant, il y a, en nous, cette image qui nous vient de loin, image d'un dieu justicier, d'un dieu rancunier, d'un dieu impitoyable, image du « patron » qui attendrait le moment favorable pour régler ses comptes avec nous. Cette image, ce masque que nous avons posé sur le visage de Dieu, nous le trouvons dans la petite parabole du figuier stérile.

Voilà un arbre, planté dans une vigne auprès duquel le propriétaire vient en vain chercher du fruit. Il n'a pas tout à fait tort de s'impatienter : trois ans, ça commence à faire long ! Alors il ordonne d'abattre le figuier qui épuise le sol en lui pompant son humidité si nécessaire aux souches pour donner des raisins. Mais le vigneron, lui, est familier de la nature, il sait qu'il faut du temps, parfois plusieurs années avant qu'un arbre puisse donner ses premiers fruits. Il sait qu'il faut des soins plus assidus, presque un amour particulier, pour faire crédit à certains arbres et leur donner le temps et les moyens nécessaires pour en tirer une récolte. Alors, ce vigneron implore un sursis : « Laisse-le un an de plus, dit-il, je vais m'en occuper, mettre du fumier, et puis on verra ! »

Dans cette parabole, il y a deux attitudes. Celle du propriétaire, du patron, image du masque que nous donnons à Dieu, et celle du vigneron, vrai visage de Dieu pour chaque être humain. Voilà sa véritable attitude envers vous, nous dit Jésus. Tel est son amour pour tous, justes ou pas, bons, moins bons ou mauvais. Si Dieu observait à notre égard le comportement d'un patron ou d'un propriétaire, nous serions objets de sa colère. Mais non, nous sommes enfants de sa grâce !

Car Dieu prend toujours en compte l'inclinaison de son cœur, le penchant de son amour, le poids de sa miséricorde. Alors, il patiente ! Il laisse le temps au temps, gratuitement, largement. Un temps non pas pour nous attendre, au terme, le fouet à la main, mais un temps de patience, c.à.d. sans piège, sans aucune idée derrière la tête, sinon son désir de venir se jeter à notre cou et de se blottir contre notre épaule, comme le Père d'une autre parabole que nous lirons dimanche prochain !

Oui Dieu patiente envers nous, car l'amour ne désespère jamais. C'est donc Lui qui, la main à l'ouvrage, en bon vigneron, bêche notre sol, creuse notre terre pour y mettre son fumier. C'est lui qui nous presse à devenir ce que nous sommes. Il attend de notre part, fusse lorsque nous serons dans le vestibule de sa Maison, le geste qui fera poindre en nous des fruits d'amour. Nous passerons alors l'éternité à servir d'engrais à ceux qui, ici-bas, en auront le plus besoin : C'est aussi cela, la communion des saints !